

Malraux décorateur : un Salon de musique pour *La Lanterne*

L'attentat OAS¹ du 7 février 1962 qui endommage gravement le duplex de Boulogne où vivait l'écrivain depuis dix sept ans et aveugle la fille de ses propriétaires, chasse Malraux d'une demeure qu'il aura passionnément aimée.² Georges Pompidou met alors à sa disposition, peut-être à l'instigation du Général de Gaulle (ce qui n'ôte rien à la générosité de son geste) *La Lanterne*, un pavillon de chasse contigu au Parc du Château de Versailles, Résidence d'Etat depuis 1959 dévolue au Premier Ministre. « Nous nous y sommes installés, écrit Alain Malraux dans *Les Marronniers de Boulogne*, moins contents que soulagés, plus admiratifs que conquis ».³

Nous sommes le 5 juillet 1962 : climat politique délétère, « anniversaire » de la mort tragique de ses deux fils, l'année précédente⁴, dans un accident de voiture, un deuil qui a précipité la déroute d'un couple qui ne se parle plus et se retrouve face à face, impuissance littéraire, incapacité à assumer régulièrement ses fonctions de ministre, recours exagéré à l'alcool, Malraux est dans l'impasse. Une situation qu'il essaie généralement de conjurer, à sa manière, fait déjà remarquer, non sans quelque perfidie, Clara Malraux dans *Nos vingt ans*, « en changeant de jouet ». Il se livre, avec frénésie à la décoration de *La Lanterne* « son divertissement de chaque instant, de toutes nos fins de semaine », écrit Alain Malraux.⁵

¹ Organisation Armée Secrète. Organisme politico-militaire clandestin pro « Algérie française ». Son sigle, OAS, apparut sur les murs d'Alger le 16 mars 1961.

² Voir Françoise Theillou, *Malraux à Boulogne, La maison du Musée imaginaire*, Editions Bartillat, 2009.

³ Alain Malraux, *Les Marronniers de Boulogne*, Plon, 1978, p. 152. Le pavillon, bâtiment à un étage en forme de U, dont le corps principal mesure une vingtaine de mètres de long, fut édifié en 1787 par le Prince de Poix, capitaine des chasses et gouverneur de Versailles. Il doit son nom à ses 36 fenêtres affrontées qui en font « une maison de verre ».

⁴ Le 23 mai 1961 exactement.

⁵ Les Malraux, pour conserver un pied à terre à Paris, avaient en effet loué un appartement avenue Ingres, au sixième étage d'un immeuble récent « d'où se découvrait la crête des somptueux arbres du Ranelagh » (Alain Malraux). Ils le quitteront rapidement, Malraux « ne s'y supportant pas », pour le 8, avenue Montaigne, en face du Théâtre des Champs-Élysées où il ne restera pas davantage.

Les Manufactures et le Garde-meuble, aujourd'hui Mobilier national, créés par Colbert ont conservé à travers les siècles et les régimes leur mission permanente de fournir ameublements et ornements, hier aux demeures royales, aujourd'hui aux palais nationaux et hauts lieux de la République. On désignait autrefois par *meuble* (étymologiquement « tout ce qui peut être déplacé »), à la fois l'ameublement proprement dit mais aussi les objets, les étoffes : drapeaux, rideaux, literie, tapisseries surtout, si indispensables au confort de l'époque. L'institution était donc censée permettre au roi, où qu'il se déplaçât, de lui offrir un cadre de vie approprié à sa gloire. Une gestion rigoureuse, d'autre part, des divers éléments du « meuble », permettait de les recenser, de les entretenir, voire de les restaurer de manière à préserver un précieux patrimoine. Notre République « régaliennne » a perpétué cette prérogative. Avec des aménagements certes, des procédures annuelles de récolement plus strictes, des usages à suivre, ou de simples recommandations comme « de respecter l'esprit des lieux » qui prêteraient à sourire si elles ne laissaient supposer de fâcheuses entorses au goût. Quoiqu'il en soit, le Mobilier national, précédemment rattaché au ministère des Beaux-Arts, passe à « la Culture » en 1959, l'année même de la nomination de Malraux Ministre d'Etat chargé des Affaires culturelles. L'écrivain en est donc le supérieur hiérarchique, un « patron » qui a en tête toutes les collections. Rappelons-nous : « J'ai une mémoire visuelle absolument anormale... »⁶

A l'été 1962 donc, Malraux succède à *La Lanterne* à Michel Debré.⁷ Une lecture attentive du dossier *Lanterne* aux archives du Mobilier National⁸ permet de se faire une idée de l'aménagement des lieux à son arrivée. Les Debré ont notablement enrichi le mobilier de la demeure, empruntant au Château de Versailles ou à l'Elysée; ils ont aussi maintenu et accru le décor « Empire » d'origine, plutôt minimal. Madame Debré a fait refaire sièges et rideaux. Velours de lin bleu Nattier et velours de coton côtelé jaune sont conjugués pour les sièges ; pour les tentures, du shantung. Le souci de cohérence,

⁶ La citation mérite d'être citée en entier : «J'ai une mémoire visuelle absolument anormale, je l'ai testée à plusieurs reprises, pour la mémoire elle-même et pour la rapidité de l'œil. D'une part je peux me souvenir de tous les tableaux d'une salle de musée que j'ai traversée-pas vingt ans,... mais un mois. Et je peux me souvenir de détails d'un tableau que j'ai vu une minute », *La Revue des Lettres modernes*, série A. Malraux, n°4, « Malraux et l'art », pp. 83-84, Entretien avec Brian Thompson, octobre 1974.

⁷ Michel Debré fut Premier Ministre du Général de Gaulle du 8 janvier 1959 au 14 avril 1969. Georges Pompidou lui succède ce même 14 avril. Celui-ci n'aura donc jamais occupé *La Lanterne*.

⁸ *Lanterne* MN 972 46 69.

au regard de la disparate antérieure, a été privilégié : Grand et Petit Salon sont « Louis XVI », la Salle à manger « Empire ». Toutes les chambres ont elles aussi été entièrement refaites. Malraux entre donc dans une demeure équipée et meublée... au goût de ses prédécesseurs, et dans un style « classique ».

Très sensible au confort, il introduit au salon, comme à Boulogne, un canapé trois places moderne, deux fauteuils confortables et un pouf recouverts de tissu anglais blanc, autour d'une table basse.⁹ Dans le même esprit, il fait faire une galette recouverte de cuir vert pour le fauteuil canné de son bureau. Il choisit lui-même les étoffes pour refaire tentures et sièges : faille rouge pour les rideaux du salon, shantung gris galonné de vert « deux tons » pour les fenêtres du rez-de-chaussée, rideaux de croisées en quintillé or¹⁰ doublés de satinette ivoire et ornés d'un galon grec, amarante et noir, dans le fumoir. Sa chambre, à l'étage, est simplement meublée d'un lit de bois peint, d'une table à écrire et d'un fauteuil confortable garni d'une moire rayée rose assortie aux rideaux. Au sol, une moquette « tilleul » On n'en finirait pas. Parler de « goût du luxe » chez « cet ancien pauvre », comme le fait Olivier Todd dans sa biographie de Malraux, apparaît ici aussi fruste que malveillant. Le tapage certes peut accompagner le luxe, mais c'est d'harmonie et de « jeu » esthétique entre les nuances et les matières qu'il s'agit ici. « Le luxe, c'est ce qui ne pèse rien », dit de son côté Karl Lagerfeld.¹¹ Tel est, semble-t-il, aussi le point de vue de « Malraux-Décorateur ». Comme si le choix discrétionnaire des étoffes et des nuances permettait soudain à une sensibilité d'un extrême raffinement, mais toujours contrainte par un tempérament secret, de s'exprimer librement, sans risquer d'être impudique. Le dossier *Lanterne* du mobilier présente quelques échantillons d'étoffes épinglés sur des cartons qu'on se prend à tâter comme il aimait à le faire de toutes les choses « caressables », disait-il.¹²

L'originalité créative de Malraux à *La Lanterne* aura été l'aménagement d'un Salon de Musique inédit et tout à fait étranger à « l'esprit des lieux ». Création pour lui a toujours rimé avec rébellion. Dès la mi-septembre 1962 en effet, le Mobilier national livre, sur sa demande, au Pavillon de La Lanterne « l'Ensemble mobilier Paris » de

⁹ Voir Françoise Theillou, opus déjà cité, p. 54.

¹⁰ Etoffe soyeuse présentant, en léger relief, une texture réticulée très serrée. Le Dossier « Lanterne » en présente un échantillon.

¹¹ *Le Monde*, 27 janvier 2011.

¹² Sophie de Vilmorin, *Aimer encore*, Folio Gallimard, p. 247.

Raoul Dufy: un paravent, un canapé, deux grands fauteuils, quatre petits fauteuils et quatre chaises qui stagnaient depuis 1933 dans les réserves. Quelque éclaircissement à ce sujet : à maintes reprises, dès la fin du XIX^e siècle, des critiques s'étaient élevées au sujet des Manufactures, réclamant qu'« on ouvre les portes et les fenêtres aux idées nouvelles ».¹³ Alors que les Gobelins se renouvelaient, la Manufacture de Beauvais, sclérosée, travaillait sempiternellement sur les mêmes cartons. Tout change avec la nomination de Jean Ajalbert, avocat, écrivain et critique d'art, en 1917, à la tête de ladite Manufacture.¹⁴ « Regretteur du passé ? », disait-il, « Non. A tout le connu, je préfère le nouveau ».¹⁵ Il sollicite le peintre Raoul Dufy dans les années 20 pour travailler à Beauvais. Le peintre s'était intéressé dès 1911 à l'art textile en réalisant pour le couturier Paul Poiret ses premiers tissus imprimés. C'est avec cet ensemble que le peintre aborde, en 1924, la technique de la Tapisserie. L'exécution du « Mobilier Paris » prendra une petite dizaine d'années. Initialement, il avait été prévu de commander les bois à Süe et Mare, pères fondateurs de l'Art Déco. Ce fut finalement André Groult, beau-frère de Poiret qui fut choisi ; il conçut des bois laqués *brun nuagé d'or*. Ils sertissaient des tapisseries sur le thème des monuments parisiens traités dans un graphisme stylisé, volontairement naïf, aux couleurs électriques. Des masses de roses « cubistes » au premier plan, cousines des fameuses « roses Iribe »¹⁶, blason de l'art-Déco, aux tons vifs déclinés à l'envi, suggéraient un motif de frise joyeux et désordonné. Jacques-Emile Blanche définissant Dufy en ces termes : « Moins peintre que Matisse, illustrateur fantaisiste éblouissant, plus surprenant qu'aucun autre de nos coloristes » analyse très bien le spécifique talent décoratif de Dufy dans cet ensemble.¹⁷ Le paravent à quatre feuilles, un panorama de la capitale, ou un plan tel qu'aurait pu l'imaginer un enfant émerveillé, rend un hommage appuyé à la Tour Eiffel, traitée ici comme « un objet-souvenir », thème de prédilection aussi des artistes des *Années folles*,

¹³ Georges Leygues, député à la Chambre, 22 novembre 1890.

¹⁴ La profession de « Conservateur » à l'époque, encore neuve, n'exigeait pas de formation spécifique.

¹⁵ Jean Ajalbert, *Mémoires en vrac*, Paris, 1938, p. 15.

¹⁶ La « rose Iribe » apparaît la première fois sur un petit chiffonnier gainé de galuchat et décoré d'un bouquet de roses marquetées commandé par le couturier Jacques Doucet à Paul Iribe (1883-1935), dessinateur, relieur, « meublier », comme on disait alors.

¹⁷ Jacques-Emile Blanche, *Les Arts plastiques*, Paris 1931, pp. 289 et 504.

qu'elle continue d'enchanter. Qu'on songe, parmi d'autres, et après Apollinaire, à Delaunay, à Chagall ou à Cocteau.¹⁸

Cet « Ensemble Paris », le locataire de *La Lanterne* le dispose donc autour d'une table basse « Ramsay »¹⁹ et du double Pleyel de Madeleine, rescapé du « naufrage » de Boulogne. Une pièce inédite et une « curiosité », que cet instrument. A la recherche d'un « demi-queue » dans la pénurie du lendemain de la guerre, Madeleine n'avait en effet trouvé chez Pleyel que ce piano à double-clavier en acajou cèrusé, prototype conçu pour les duettistes Wiener et Doucet, présenté à l'Exposition de 1937, qu'elle avait acheté « pour une poignée de cerises ». Aux murs, divers instruments de musique anciens empruntés au Conservatoire national supérieur de musique, au sol, une moquette bleue recouverte d'un tapis d'Aubusson, « point Savonnerie », d'après un carton d'Arbus.²⁰

Le paradoxe de ce salon de musique pour « Fêtes galantes », une « calligraphie innocente et lyrique », pour reprendre les termes mêmes de Malraux à propos de l'art de Dufy²¹, que seule Madeleine, la concertiste sacrifiée, a pu susciter (il avouait lui-même ne guère être sensible à la musique), c'est qu'il voit le jour au moment le plus crépusculaire de leur relation. Malraux inaugure, ensevelit Braque dans une somptueuse oraison, visite avec Madeleine les Kennedy, remet les insignes de Grand Officier de la Légion d'Honneur à Le Corbusier, mais, rentré à la Lanterne, il s'enferme dans sa chambre où il passe le plus clair de son temps avec ses chats siamois, Olympe et Octave. Madeleine se met-elle alors au piano pour jouer quelque *Gymnopédie* de Satie²², « l'air national de leur amour » (Marcel Proust), ou lui préfère-telle *La Pavane*

¹⁸ Robert Delaunay : *La Tour Eiffel*, 1926, Marc Chagall, *Les Mariés de la Tour Eiffel*, 1938-1939, Paris, Centre Pompidou. Jean Cocteau, *Les Mariés de la Tour Eiffel*, Poésie-Ballet, 1921, en collaboration avec *Le Groupe des Six*. (Né le 5 juillet 1889, Cocteau disait volontiers : « J'ai l'âge de la Tour Eiffel ».)

¹⁹ Ce type de table de salon de la fin de l'Art-Déco (1930-1940) présentait un plateau de bois laqué sur une structure de fer forgé. (Longueur : 1,05mètre, hauteur : 47 centimètres).

²⁰ André Arbus (1903-1969), artiste au talent pluriel, descendant d'une famille d'ébénistes, il s'imposera comme décorateur-ensemblier. Il sera Lauréat de l'Exposition internationale des Arts Décoratifs de 1925. Pour le tapis du salon, Malraux choisira également un tapis « Art-Déco », un Aubusson écu frappé de deux dessins 1925.

²¹ *Les Voix du silence*, Pléiade IV, respectivement p. 250 et 858.

²² Une des rares pièces musicales qu'il aimait et qu'il lui demandait parfois de jouer pour lui après « le pugilat » quotidien de l'écriture, aux temps heureux de Boulogne.

pour une infante défunte de Ravel ? Deux ou trois années d'enfer encore, entrecoupées de voyages et de cures pour soigner le dépressif et le couple se séparera pour toujours.²³ C'est à New-York, réfugiée auprès du compositeur Nicolas Nabokov, cousin de Wladimir, l'auteur de *Lolita*, qu'elle renouera avec son passé de musicienne.

Malraux croit aux signes ; il n'aime rien tant qu'en être le médium. Le « Salon-Dufy », par delà sa grâce et de son originalité, aura constitué un geste fort et symbolique du Ministre et de l'auteur des *Voix du silence* ou de *La Métamorphose des dieux* en faveur de l'art – sa « religion » – tel qu'il l'entendait. Oser intégrer un ensemble contemporain à un mobilier d'époque, c'est proclamer qu'il n'y a ni temps ni hiérarchie qui vaille dans ce domaine. L'art est *présence*. Dufy certes ne figure pas aux premiers rangs du *Musée imaginaire*, et les *Ecrits sur l'art* ne lui accordent que quelques lignes, mais sa « poésie musicale » comme ses tons « fauves » transportent l'écrivain aux temps heureux de ses débuts dans la vie : l'amitié avec Max Jacob qui, tantôt prêchant, tantôt bouffonnant, lui ouvre les ateliers de la bohème montmartroise la plus illustre, les *Dimanches* dansants de Boulogne, chez Kahnweiler, le célèbre marchand et éditeur d'art, la traversée d'un Paris encore bon enfant, de l'Observatoire à Montmartre et retour, avec le poète André Salmon. Toutes expériences qui le conduiront vers son premier métier d'éditeur de livres rares, illustrés de talents contemporains : Fernand Léger, Galanis ou Derain. Cette valorisation de la modernité, le Malraux militant la placera au cœur de sa mission de Ministre des affaires culturelles, en intégrant le XX^e siècle à la sauvegarde du patrimoine national.²⁴

Le couple Pompidou, on le sait, fit, à la même époque, des appartements privés de l'Elysée, un temple de l'Avant-garde : la salle à manger du designer Paulin fut ainsi un *must* qui traversa les régimes et les quinquennats. Il fallait bien un musée à la gloire de l'art « nouveau ». Malraux évidemment consulté choisit Le Corbusier qui mourut avant de réaliser « Beaubourg » dont il avait dressé les plans. Renzo Piano, « poulain » de Pompidou et champion du Pop art, récupéra le projet. L'art moderne et contemporain décidément aura, dans les années 60, couru devant l'histoire.

²³ Au mois de mai 1966. Madeleine cependant refusera le divorce. Madeleine ANDRE-MALRAUX, tel est le libellé de sa carte de visite.

²⁴ Loi Malraux du 4 août 1962. C'est dans le même esprit qu'il mettra en place au sein du Mobilier national l'ARC, Atelier de Recherche et de Création destiné à promouvoir l'esthétique et les techniques contemporaines dans la création de nouveaux meubles.

Malraux quitte *La Lanterne* à l'automne 1967 pour rejoindre Louise de Vilmorin à Verrières-le Buisson, les *Antimémoires* achevés. L'Ensemble « Paris » sera rendu au Mobilier national le 2 avril 1969, comme en témoigne un reçu des archives. On a rayé, comme on fait d'une dette acquittée, la liste des meubles. La restitution des instruments de musique est plus délicate ; certains sont endommagés, et le Conservateur, qui détaille les dégâts, pose la question du paiement des réparations. Il sera imputé, comme tout le reste, selon le § 2 de l'article 6 du chapitre 43-22, au budget dont dispose, au Mobilier national, l'Hôtel du Premier ministre. Outre la loi, qui ne semble pas avoir changé, personne aujourd'hui encore, après enquête, ne trouve à redire au « système ». La vocation du Mobilier consiste dans la conservation et l'ameublement des résidences d'Etat. Existe-t-il meilleure façon, estime-t-on de bonne foi, de faire vivre un patrimoine exceptionnel que de le mettre au service de la République et de ses plus hauts commis ? A plus forte raison s'il s'appelle André Malraux. Un exemple : un document signé Albert Beuret²⁵, chef du Cabinet de Malraux, demande pour *La Lanterne*, le 25 août un coffre en fer daté de 1708, provenant du fond de récupération de Compiègne, à Jean Coural, Administrateur du Mobilier national sous Malraux.²⁶ Quelqu'un a griffonné en marge, à la réception du dit document « Impossible, les textes nous l'interdisent ». Le 3 septembre, il était livré.

L'histoire du Salon Dufy de *La Lanterne* révèle un Malraux qu'on ne soupçonnait pas nécessairement. On peut donc être « condottiere » et « architecte d'intérieur », comme les samouraïs éloignés du combat composaient d'admirables ikébanas. Pourtant, le salon évanoui de Versailles ressemble fort au lustre de cristal plongé dans l'obscurité du maharadjah du *Salon de musique*. de Satyajit Ray.²⁷

3/02/2011.

²⁵ Malraux avait fait d'Albert Beuret, coiffeur dans le civil et son ancien sergent-chef à Provins pendant « la drôle de guerre », son chef-adjoint de cabinet. Il fut, comme en témoigne la correspondance conservée aux archives du Mobilier national, la cheville ouvrière de l'installation et des aménagements successifs de *La Lanterne*.

²⁶ Jean Coural (1925-2001), chartiste de profession puis diplômé de L'Ecole du Louvre, fut conservateur au Château de Versailles avant d'être nommé à la tête du Mobilier national où il séduisit d'emblée Malraux. Il fut le seul à être consulté régulièrement par le ministre sur l'aménagement du Pavillon.

²⁷ *Le Salon de musique*, film de Satyajit Ray, 1958.

BIBLIOGRAPHIE

André Malraux, *Les Voix du silence*, Pléiade IV, *La Métamorphose des dieux*, Pléiade V.

Revue des Lettres Modernes, série André Malraux, n° 4, « Malraux et l'art », octobre 1974.

André Malraux et la modernité, catalogue d'exposition, Musée de la vie romantique, Paris Musées, novembre 2001 - mars 2002.

Alain Malraux, *Les Marronniers de Boulogne*, Plon, 1978.

Françoise Theillou, *Malraux à Boulogne, la Maison du Musée imaginaire*, Bartillat, 2009.

Raoul Dufy, catalogue d'exposition, Fondation Gianadda, janvier - juin 1997

Mobilier national, Manufactures nationales des Gobelins, de Beauvais et de la Savonnerie, plaquette conçue par le Mobilier national, 1993.

La République dans ses meubles, Les années 25 à la Manufacture de Beauvais, catalogue d'exposition au Musée des Arts décoratifs, 1993.

Dossier *La Lanterne*, MN- 97246-69, Archives du Mobilier national.



Grand fauteuil Les Champs Elysées et Chaise Notre-Dame. Raoul Dufy. M.N.



Paravent *Panorama de Paris*, Raoul Dufy, 1924-1933, M.N